

elle connaissait assez sa fille pour être convaincue d'avance qu'elle résisterait longtemps et lutterait jusqu'au bout de ses forces.

Alors elle se représentait ses enfants abandonnées par un jour d'hiver dans leur maison isolée, à demi enfouie sous la neige et dont l'infirmie, n'ayant personne pour soutenir ses pas, ne pourrait dans cette dernière extrémité, seulement se tirer pour aller demander du secours.

Cette angoisse qui l'obsédait le jour et la nuit achevait d'épuiser une constitution minée par un long surmenage.

II

Une après-midi de décembre vit arriver chez M^e Destoles un gamin tout essoufflé. Il passait devant la porte des Duroche, quand Anna, la figure toute bouleversée, lui avait crié d'aller prévenir la femme du notaire que sa mère venait d'avoir une attaque et qu'elle se mourait.

Les personnes accourues à l'appel d'Anna trouvèrent M^e Duroche gisant par terre, sans connaissance auprès d'une échelle appuyée au mur. Tout ce que l'invalidé avait pu faire pour secourir sa mère avait été de placer un oreiller sous sa tête.

Cette syncope n'était pas la première. Une maladie de cœur s'était déclarée depuis quatre ans, à la suite de la mort de sa fille, chez la pauvre femme. Deux ou trois fois déjà de légères crises s'étaient produites, laissant leur victime terrifiée par la certitude qu'elle serait ainsi enlevée subitement quelque jour.

Cette fois cela l'avait prise tandis que, montée au sommet d'une échelle, elle blanchissait à la chaux le mur de sa cuisine pour le grand ménage de Noël. Saisie du malaise qui précède immédiatement la suffocation, elle n'avait eu que le temps de descendre deux ou trois échelons avant de s'affaisser entre les bras d'Anna qui, repoussant sa couture, s'était levée précipitamment pour la recevoir.

Son agonie fut longue. Cette charpente osseuse qui avait soutenu tant de chocs et lutte si longtemps sans défaillance, ne semblait résister à la mort que par un reste d'habitude. Elle ne s'éteignit qu'au bout de deux jours.

Dès les premiers moments de la maladie, M

Destoles, ayant pourvu aux besoins les plus pressants, avait pris sur elle d'écrire au parent de Boston.

Sa jeune femme en personne arriva le surlendemain. Le mari étant en voyage, elle avait ouvert la lettre et était accourue.

Très jolie, habillée avec la dernière élégance, sa figure peu triste, plutôt rieuse avec le frou-frou de ses jupes soyeuses, détonnaient singulièrement dans la tristesse de la pauvre chambre mortuaire.

Elle embrassa affectueusement Anna qu'elle appela tout de suite "ma cousine" et se mit à l'œuvre sans façon pour aider à soigner la moribonde.

Cette belle dame aux mains fines et chargées de bagues étonnait tout le monde par son habileté à manier la malade et les procédés d'américaine ingénieuse employés pour les petits soins que réclamait son état. Ce fut elle qui, dans le dernier spasme, soutint dans ses bras cette "pauvre tante" dont les yeux ne l'avaient jamais regardée.

Du moment de son arrivée rien n'avait manqué dans la maison. Grâce à elle, la légion de cousins, de voisines et de parentes plus ou moins authentiques qui s'étaient rangés dans la cuisine et le salon, pour ne disparaître qu'après l'enterrement, faisaient bonne chère. Elle eut aussi cette idée de femme riche de faire venir de Montréal un médecin célèbre, lequel n'arriva que pour voir expirer sa "pauvre tante."

Cette petite personne active et remuante ne sembla plus savoir que faire quand le grand calme de la mort fut tombé sur la maison. Dès le jour du décès elle annonçait au parent âgé qui servait de tuteur à la petite Marie, en lui remettant l'argent nécessaire pour les funérailles, que des raisons supérieures la forçaient de repartir dès le soir même.

Elle partit en effet en tourbillon comme elle était venue, mais non sans avoir mis à exécution une autre idée lumineuse.

La petite Marie, aussitôt l'accident arrivé, avait été emportée par une amie charitable qui promit à Anna d'en avoir le plus grand soin et de la ramener quand "ça irait mieux."

La riche cousine, témoignant d'une tendre sollicitude pour l'enfant, s'était échappée un moment pour se faire conduire chez la personne qui en